

MOUVEMENTS POLITIQUES ET SOCIAUX DE LA PÉNINSULE BALKANIQUE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XI-e SIÈCLE

Dans la seconde moitié du XI-e siècle, l'Empire byzantin est dominé par deux phénomènes: des luttes politiques intérieures et extérieures pour maintenir l'Empire (ou seulement l'empereur) et des mouvements sociaux intérieurs, qui ne portent pas atteinte à l'universalité de l'Empire mais empiètent sur les principes de gouvernement.

Les luttes intérieures sont livrées pour assurer la possession du trône impérial; les luttes extérieures tendent à la violation de l'intégrité territoriale de l'Empire. Les autres mouvements ont à leur base des querelles religieuses ou des charges fiscales excessives.

I.

La succession au trône byzantin revêt toutes les formes possibles mais aucune ne possède un caractère de stabilité. Nous nous référons, en premier lieu, au principe de l'hérédité, puis à celui de l'élection, qui ne sont pas trop respectés. C'est plutôt la puissance de celui qui convoite le trône qui compte. Le XI-e siècle spécialement montre beaucoup de variations, après la mort de Basile II Bulgaroctone. Ainsi Zoé, fille de Constantin, le frère et le successeur de Basile, âgée de 53 ans, règne et épouse successivement Romain III Argyre, Michel IV le Paphlagonien et Constantin IX Monomaque, qui lui survécût¹. Il faut aussi ajouter quel-

¹ Il faut encore ajouter à ceux-là Michel V le Calaphate (1041—1042), fils adoptif de Zoé, qui, voulant la détrôner, eut les yeux crevés devant le peuple. Cf. N. I o r g a, *Histoire de la vie byzantine, Empire et civilisation*, II, Bucarest, 1934, p. 210.

ques favoris à ces derniers. Par conséquent, le trône impérial dépendait des bonnes grâces des héritières légitimes et de l'appui des adulateurs. Une femme, Théodora, soeur de Zoé, succède à Monomaque. Il est évident qu'après tant de dominations féminines les affaires de l'Empire ne pouvaient être florissantes. Une réaction devait s'ensuivre. Et elle ne tarda pas. Après le court passage de Michel VI Stratiotikos (1056—1057), par un coup d'état, le trône fut donné à Isaac Comnène¹, qui, quoiqu'il eût provoquée la joie générale dans la cité protégée de Dieu, se hâta cependant d'abdiquer à la fois à cause de certaines défaites près du Danube mais aussi parce que les luttes civiles de Constantinople, qui le contrariaient beaucoup, ne s'apaisaient pas. Son successeur fut Constantin X Doucas. Celui-ci réussit à pacifier les citoyens et l'armée, mais commit une faute en congédiant les troupes révoltées, ce qui amena l'affaiblissement de la défense de l'Empire. Romain IV Diogène, un bon guerrier, lui succéda mais finit par tomber entre les mains du Sultan Alp Arslan après le désastre de Mantzikert². Michel VII Doucas fut nommé ensuite empereur mais il fut détrôné par les intrigues de sa femme, Marie, qui, par une révolution de palais, fit nommer à sa place Nicéphore III Botaniatè, devenu l'époux de l'impératrice rebelle. Le plus illustre général de celui-ci était le jeune Alexis Comnène³.

A la cour on cherchait à saper le crédit d'Alexis auprès l'empereur. Les chefs de l'intrigue étaient deux hommes de confiance: Germain et Borile. Si leurs plans avaient réussi, il est certain que la famille des Comnènes aurait eu un autre sort. Mais Alexis en fut informé et y échappa en s'enfuyant avec l'armée sous ses ordres à Tzouroulon. Les plus illustres hommes d'état se joignirent à lui. Parmi ceux-ci on peut citer: Jean Doucas le César et Georges Paléologue, qui était aussi un général éprouvé quoique jeune. Ils

¹ Cf. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle, III. Les Porphyrogénètes Zoé et Théodora*, Paris 1905, pp. 100—171. Ch. Diehl, *Figures byzantines*, 1-e série, Paris 1925, pp. 245—316, Ch. Diehl et G. Marçais, *Le Monde Oriental de 395 à 1081*, dans *Histoire du moyen-âge*, III, col. Glotz, Paris 1936, pp. 532—553; Iorga, *ouvr. cit.*, pp. 208—213.

² A son retour il fut repoussé et les Constantinopolitains lui crevèrent les yeux. Iorga, *ouvr. cit.*, pp. 223 et 225.

³ N. Iorga, *The Byzantine Empire*, London 1907, pp. 122—130; Ed. Foord, *The Byzantine Empire, the rearguard of european civilization*, London 1911, pp. 316—330.

travaillaient tous pour Irène Doucas, nièce du César. L'empereur, malgré les insistances des ministres, qui lui conseillaient de ne pas abdiquer, se retira cependant au monastère de Peribleptae, la veille de Pâques (1081), laissant la place libre au nouveau prétendant¹. Alexis vint avec son armée assiéger la capitale, mais elle capitula sans résistance, probablement par une trahison². Mais à quel fait la victoire d'Alexis est-elle due? D'après la façon dont les événements se sont déroulés nous pouvons suivre le développement d'une intrigue byzantine dans un moment critique. L'impératrice Marie avait un fils, Constantin, de son premier mari. Botaniate ne l'avait pas accepté comme successeur, lui préférant Nicéphore Synadène³. Cela ne convenait pas à l'impératrice Marie qui, recherchant l'appui des Comnènes, leur dénonça le complot tramé contre eux. Elle pensait que les Comnènes aideraient Constantin à faire valoir ses droits. Mais son plan ne lui réussit pas.

Avant que ces événements eussent lieu un autre général, Nicéphore Mélissène, parent d'Alexis⁴, s'était révolté en Asie et s'était dirigé vers la capitale (1079), car il avait été nommé „basileus“ par les troupes impériales qui s'y trouvaient. Alexis, chargé par Botaniate de l'arrêter, avait refusé de partir⁵. Ensuite, tandis que lui-même s'ennuyait à Tzourulon, Mélissène était arrivé au promontoire Damalis. Voici quel était pour Alexis le rival le plus à craindre au moment de l'abdication de l'empereur Nicéphore Botaniate. Cependant, il n'osa pas traverser la mer, quoique les cir-

¹ Anne Comnène, *Alexias*, ed. Bonn, 1839—1878, 12 p. 132; W. H. Waddington, *Nicéphore Mélissène, prétendant au trône de Byzance*, dans la *Revue Numismatique*, nouv. série, t. VIII, 1863, p. 393; C. Paparrigopoulos, *Ιστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν νεωτέρων*, vol. IV, Athènes 1874, p. 444; G. F. Hertzberg, *Geschichte des byzantinischen und des osmanischen Reiches*, dans Onken *Allgemeine Geschichte*, Berlin 1883, p. 263; Iorga, *Vie byzantine*, II, pp. 225-226.

² F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, Paris 1900, pp. 44, 45, 48, 49.

³ Anne Comnène, II, 2, pp. 86—87.

⁴ Il avait épousé Eudoxie Comnène, nièce de l'empereur Isaac I Comnène; cf. Waddington, *ouvr. cit.*, p. 395.

⁵ Waddington, *ouvr. cit.*, pp. 396—397 „les courtisans attribuèrent sa défaite à une entente avec Mélissène, qui était son beau-frère“. En 1080, Mélissène considérait la partie gagnée. Ses monnaies, frappées à cette époque, portent la légende suivante : a. M.P. [Θ.Υ.]; r. [ΚΕ. ΒΟΗΘΕΙ] ΗΙΚΗΦΟΡΩ ΔΕΣΠΟΤΗ. ΤΩ. ΜΕΛΙΧΝΩ. Id., *ibid.*, pp. 393, 400.

constances demandassent une action précipitée. Se rendant compte que la situation était critique, Mélissène proposa à Alexis de partager l'empire: il garderait l'Asie et Alexis l'Europe¹. Grâce à sa diplomatie, Alexis parvint à écarter un conflit armé. Il était d'ailleurs maître de la ville et avait pour lui la plus grande partie de l'armée², grâce à laquelle il pouvait s'assurer les insignes impériaux³. Cependant, il se rendait compte que seule l'unité de l'Empire lui assurait la force et le droit. Néanmoins, ne pouvant encore opposer une résistance rapide et ouverte, il eut recours à la résistance passive. Il ne répondit pas aux propositions de Mélissène et attendit la suite des événements. Il ne lui offrit que le titre de César et le thème de Thessalonique comme apanage, avec l'espoir de revenir sur sa promesse. Après la prise de Constantinople, l'armée d'Alexis s'était dispersée et s'addonnait au pillage. Si, au moins à ce moment-là, Mélissène avait osé abandonner sa réserve et ne plus temporiser, il aurait changé le cours des événements et cela parceque Nicéphore Paléologue, le père de Georges, n'avait pas encore passé du côté d'Alexis. En fin de compte il fut obligé d'accepter les conditions qu'Alexis lui avait imposées⁴. Le nouvel élu arrêta le pillage des armées⁵. Il se fit ensuite couronner „basileus“, lui d'abord, sa femme Irène quelques jours plus tard⁶.

¹ Chalandon, *ouvr. cit.*, p. 47; Waddington, *ouvr. cit.*, p. 398.

² Georges Paléologue avait attiré dans le parti d'Alexis toute la flotte qu'il commandait, cf. Hertzberg, *ouvr. cit.*, p. 262.

³ Du Cange, *Historia byzantina duplici commentatio illustrata*, I, *Familiae byzantinae*, Paris 1686, p. 175: „Alexius purpuram induit a Christi 1081, ind. IV, Aprilis 1, feria quinta majoris Hebdomadae; vir bellica laude clarissimus, sed ab fraudes ac perfidias non mediocriter a scriptoribus latinis infamatus“.

⁴ Rien que huit jours après le couronnement d'Alexis, Mélissène recevait le titre et l'apanage promis, ce qui arrêta toute résistance de sa part, cf. Anne Comnène, III, 4, p. 147; Zonaras, ed. Bonn, XVIII, 21, p. 732: πανυπερσεβαστος. Waddington, *ouvr. cit.*, p. 399.

⁵ Anne Comnène, III, 2, p. 138—139. Ces pillages eurent un grand retentissement en Occident; cf. Jean Baptiste Egnace, *Summaire de chroniques...* fait premièrement en la langues latine par vénérable et discrète personne J. B. Egnace, Venicien et translate de la dicte langue latine en langage francoys, par maistre Geofroy Tory de Bourges, Paris 1529, f. LVI v-o, dit qu'Alexis entra dans la ville „comme s'il eut été ennemy, La pilla toute en faisant inestimable manière d'opprobre à tous les habitants“; cf. aussi Iorga, *Vie byzantine*, II, 226.

⁶ Anne Comnène, III, 23, pp. 138—141, dit que le couronnement

Tout ce mouvement ne partait pas seulement d'Alexis mais était dû en grande partie à sa mère, Anne Dalassène, qui désirait gouverner à tout prix. A son abdication, Isaac avait offert la couronne à son mari, Jean le Curopalate, qui était le frère de l'empereur. Mais il se hâta de la refuser pour la faire passer dans la famille Doucas. A cause de cela, Anne haïssait toute la famille Doucas. Elle obligea même son fils à rompre ses relations avec sa femme, Irène, nièce du César Jean Doucas¹, à l'aide duquel elle avait eu recours tant de fois. De fait Alexis était sous la tutelle de sa mère. Il s'était fait couronner empereur, il avait gagné la confiance de ses sujets mais il n'osait pas faire couronner sa femme, parce qu'Anne Dalassène n'aimait pas sa bru². Si la famille des Doucas ne l'avait pas obligé³, Alexis aurait peut-être perdu son puissant appui. Une nouvelle révolution aurait pu avoir lieu dans la capitale. Cependant Irène n'était impératrice que de nom. Pour illustrer l'autorité dont jouissait Anne Dalassène, en vertu d'un décret promulgué par Alexis et conservé par sa fille — qui cherchait toutefois à atténuer le plus possible son importance — elle exerçait les pleins pouvoirs dans l'Empire⁴. Pour la justification de cet acte on pourrait invoquer le fait que l'empereur était souvent obligé de partir en expédition et qu'il avait besoin d'une personne de confiance à l'intérieur. Mais cette personne n'étant pas sa femme, il n'est pas difficile de deviner le motif qui

de sa mère eut lieu sept jours plus tard. Elle nie cependant que l'empereur ait eu l'intention, à l'instigation d'Anne Dalassène, de se séparer d'elle.

¹ Elle était la fille d'Andronic, le fils aîné du César. Anne Comnène, pp. 144—145.

² P a p a r r i g o p o u l o s, *ouvr. cit.*, p. 445. Georges Paléologue aussi avait ordonné à ses marins d'acclamer l'impératrice Irène.

³ Cf. I o r g a, *Byzantine Empire*, p. 137.

⁴ Anne Comnène, III, 6, pp. 157—160. Ch a l a n d o n, *ouvr. cit.*, pp. 25, 57, 272. Le sceau d'Anne Dalassène a été conservé: Θ[ΕΟΤΟ]-ΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΗ ΧΗ ΔΟΥΛΗ ΑΝΝΗ ΚΟΥΡΟΠΑΛΑΤΙΧΗ ΤΗ ΔΑΛΑΣ-ΧΗΝΗ. Cf. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, p. 650. L'éditeur ajoute: „C'est là le sceau de la fameuse Anne Dalassène, femme du curopalate Jean Comnène qui, par son énergie virile, prépare la grandeur future de ses fils Alexis et Isaac Comnène“. Sur un autre „lorsqu'elle fut régente après l'avènement de son fils, pendant que celui-ci était occupé à combattre sur les frontières les ennemis de l'Empire“: Κ[ΥΡΙ]Ε Β[ΟΗ]Θ[ΕΙ] ΑΝΝΗ Α' ΤΗ ΔΑΛΑΣΧΗΝΗ ΤΗ ΜΗΤΡΙ ΤΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ; id., *ibid.*

aura guidé son geste. Lorsque, plus tard, Anne Dalassène passera au second plan et, abandonnée par ses fidèles, tombera même en disgrâce auprès de l'empereur, Irène semble à peine l'avoir remplacée. L'empereur la soupçonnait cependant même alors, car il voyait bien qu'elle s'opposait à sa volonté en ce qui concernait le choix d'un successeur. Sa méfiance alla si loin qu'il jugea prudent de l'emmener avec lui, chaque fois qu'il devait quitter la capitale. Anne Porphyrogénète laisse entendre que sa femme l'accompagnait de bon gré, surtout lorsque l'empereur était souffrant.¹ Il ressort cependant clairement de son texte lui-même que cela n'était pas le vrai motif.

En effet, le trône d'Alexis, attaqué par toutes sortes d'ennemis, menacé par tant de révoltes, fut ébranlé par une tentative tramée dans le palais même. Irène n'y était pour rien. En février 1094, alors qu'il se dirigeait contre Vikan à Liplyan, il découvrit un nouveau complot. C'était l'oeuvre des plus remarquables personnalités de l'Empire, ainsi que Michel Taronite, l'ex-impératrice Marie, Nicéphore Digène, protosébaste et premier trésorier, Cécaumène Katakalon² et d'autres sénateurs et généraux. Digène et Katakalon eurent les yeux crevés. Leur plan n'avait pas réussi, mais l'impératrice en fut discréditée. Cependant il fut prouvé que les supçons de l'empereur n'étaient pas sans fondement. Plus tard, lorsqu'Alexis se trouva sur son lit de mort et désirait que son fils Jean lui succédât, Irène, d'accord avec sa fille Anne et son gendre, Bryenne, chercha par tous les moyens à assurer la succession à ce dernier³. Mais cette tentative aussi échoua; Irène reconnut en son fils le nouvel empereur imposé par Alexis et se retira dans un monastère. Mais Anne voua tout le reste de sa vie une haine acharnée à son frère Jean.



Parallèlement à ces mouvements qui s'apaisaient dès que l'un des rivaux revêtait la pourpre, il s'en manifeste d'autres qui, fré-

¹ Chalandon, *Alexis Comnène*, p. 274.

² Sur lui cf. N. Bănescu, *Un duc byzantin au XI-e siècle: Katakalon Kékaumenos*, dans *Ac. Roum., Bull. de la section hist.*, XI (1924) pp. 25—36; pour la conjuration v. p. 36.

³ Nicétas Choniata, *De Johanne Comneno* (éd. Bonn) 2, pp. 8—12.

quement répétés et créant une insécurité continuelle, ruinaient l'autorité impériale.

Les Bulgares furent les premiers qui attaquèrent l'Empire sans réussir à porter atteinte à son intégrité. Après 1014—1019, la Bulgarie n'est considérée que comme assujettie à la puissance byzantine, contre laquelle se manifestent quelques révoltes infructueuses. L'une est due à Pierre Delianos (1040) dans la zone Belgrade-Nich-Skoplje¹, l'autre à Georges Voïtêh (1072—1073) qui, uni aux Petchénègues et constituant deux armées pour pouvoir agir dans deux zones différentes, fut vaincu par les Byzantins à Kastoria et près de Paonia. Une troisième insurrection peu connue fut celle de Léka et Dobromir, dans la région Philippopoli-Sofia. Elle fut écrasée par le général Alexis Comnène (1080)².

D'autre part, l'histoire des insurrections de l'époque se confond avec les troubles religieux locaux et les tentatives serbes d'indépendance. Cela d'autant plus qu'il n'y avait pas encore de limite ethnographique précise entre les éléments de chaque nation. Nous devons considérer plutôt comme insurrections locales et non nationales les mouvements qui eurent lieu à Silistrie, Sofia, Nich, Skoplje ou Prizrend.

Des mouvements importants et qui se placent à l'origine de leur état sont ceux des Serbes. En 1057 le conflit était devenu inévitable surtout entre la Serbie Maritime et Byzance, car cette année-là, le stratège grec de Bari avait envoyé à Constantinople la femme du roi Kréchimir qui avait été faite prisonnière. Vers 1073 les Serbes étaient en pleine révolte, les uns sous la direction de Michel, qu'on considérerait roi, les autres sous les Vénitiens. Les Croates avaient promis au doge Dominique Selvo de ne pas recevoir les

¹ C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1912, p. 232; Iorga, *Vie byzantine*, II, 211, 212.

² W. N. Zlatarski, *Geschichte der Bulgaren*, I, dans *Bulgarische Bibliothek*, V, Leipzig 1918, p. 87—89. L'insurrection des cités danubiennes à laquelle le Vestarque Nestor avait pris part, est classée par Zlatarski parmi les insurrections bulgares, et Nestor lui-même est considéré comme bulgare (p. 88). Cependant il est certain que ces cités n'étaient pas bulgares. Nous les supposons byzantines et, en conséquence, nous ne pouvons présumer une pareille insurrection; on peut encore croire que leurs éléments constitutifs n'étaient pas uniquement bulgares, étant donné que les mouvements caractéristiques des Bulgares en ce temps se manifestent non pas au Nord de Balkans, mais dans d'autres régions, tout-à-fait différentes.

Normands dans leur pays¹. En échange, en 1076, leur chef Zvonimir, fut couronné roi.²

Vers l'est l'insurrection continuait. Bodin, le fils de Michel fut appelé par les Serbes de cette région, et proclamé empereur — βασιλεὺς Βουλγάρων. —, à Prizrend, d'où il se dirigea vers le nord de l'Albanie. En même temps un seigneur, Petrillo, fut proclamé joupan. Lorsque l'armée byzantine se prépara à marcher contre eux, Bodin se retira vers Nich, et Petrillo en Macédoine³. Plus tard Bodin fut pris à Taonion et conduit à Constantinople d'où il fut dirigé comme prisonnier en Asie. Mais à Antioche quelques marchands vénitiens, de connivence avec son père, le sauvèrent⁴. En 1080, il épousa Jaquinte, la fille d'Argyros, patrice de Bari. Ensuite il est probable qu'il regna avec son père jusqu'à la mort de ce dernier (1082 ?) juste au moment où Bohémond prenait l'offensive en Grèce⁵. Il voulait à tout prix agrandir son patrimoine. C'est pour cela qu'il rompit ses relations avec Byzance et attaqua sans cesse ses thèmes. Il tua le fils de Radoslav, son oncle, et s'empara de son héritage. Cependant il semble qu'en assiégeant Durazzo pour la seconde fois, il tomba de nouveau entre les mains de Jean Doucas — et quoiqu'il pût être délivré, son autorité s'affaiblit considérablement⁶.

¹ G. L. F. Tafel et G. L. Thomas, *Urkunden zur aelteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, dans *Fontes Rerum Austriacarum*, sect. II, *Diplomataria et acta*, vol. XII, Vienne 1856, pp. 41—43.

² A. F. Gfrörer, *Byzantinische Geschichten*, II, éd. Weiss, Graz 1874, p. 236. La couronne lui fut cependant accordée par le pape Grégoire VII; cf. N. Iorga, *Serbes, Bulgares et Roumains dans la péninsule balkanique au moyen-âge*, dans *Ac. Roum., Bulletin de la section historique*, III, 1915, p. 213.

³ Jireček, *ouvr. cit.*, p. 225; Chalandon, *ouvr. cit.*, p. 8. n. 1.

⁴ Cedréne, (ed. Bonn), II, 718; Jireček, *ouvr. cit.*, pp. 225—226.

⁵ Je tiens à rappeler ici que, en ce qui concerne la chronologie des événements, je n'ai suivi que fort rarement les dates établis par E. d. de Muralet, *Essai de chronologie byzantine — 1057-1453*, I, Bâle-Genève-St. Petersbourg 1871 — qu'on connaît le plus chez nous, mai plutôt, autant qu'il m'a été possible, je me suis appuyé sur les dates données par la critique la plus récente.

⁶ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, 258, „die Geschichte dieser zweiten Gefangenschaft des Bodin ist nicht bekannt“; cependant l'on sait que „seine Autorität nach der Freilassung zu sinken begann“. Mauro Orbini Raguseo, *Il regni de gli Slavi, hoggi corrotamente detti Schiavonni*, Presaro 1601, p. 232: „questo Bodino... usurpo il nome imperiale“ — cf. Iorga, *Vie byzantine*, II, pp. 216—7.

Parallèlement à cette décadence, d'autres insurrections populaires aboutirent à la proclamation, comme princes des Serbes, de Vikan et Marko à Rassa (1090)¹. L'année suivante une nouvelle révolte générale serbe eut lieu. Les Serbes profitèrent du fait que Jean Doucas avait été envoyé avec la flotte de Durazzo contre Zachas en Asie. Sa place fut occupée par Jean Comnène. L'empereur était entravé aussi par l'insurrection de Gabras à Philippopoli. En 1093, Vikan avança jusqu'à Liplijan, mais demanda la paix lorsque l'empereur arriva à Skoplje. Il ne la respecta cependant pas, battit Jean Comnène, le rejeta sur Constantinople et occupa Vrania. En février 1094, l'empereur prépara une nouvelle expédition contre lui à Liplijan; il fut cependant empêché de s'y rendre par une nouvelle conjuration des hauts dignitaires. Mais Vikan eut peur et redemanda la paix, il donna comme otages ses propres neveux Uroch et Etienne. Alexis accepta de faire la paix, car à ce moment même une nouvelle invasion de Cumans l'obligeait à retourner à Constantinople pour y préparer la résistance. Plus tard Bodin „Sclavorum rex", attaqua les Croisés à Skoutari, et en 1106, Vikan essaya de nouveau une insurrection libératrice contre Jean Comnène. Alexis se dirigeant contre lui arriva à Strumitza, mais la guerre fut suspendue car Vikan s'empressa de livrer des nouveaux otages. Après cette date la tranquillité revient. Il ne reste plus en Serbie que deux jouans importants, Vikan et Uroch².



Les Normands d'Italie sont cependant ceux qui ont provoqué les plus importantes insurrections. Byzance en a réellement souffert.

¹ Jireček, *ouvr. cit.*, pp. 235-238. Iorga, *Byzantine Empire*, pp. 124-5 identifie Constantin, fils de Michel, surnommé Bodin, avec celui qui porta le nom de Pierre comme empereur des Bulgares, cf. aussi Iorga, *Vie byzantine*, II, 16; Petroff, *Le Prince Constantin Bodin*, dans „*Homage Lamansky*", St. Pétersbourg 1883, l'identifie avec Vikan, mais Chalandon, *Alexis*, pp. 142—5 (discussion de l'article de Pétroff) trouve qu'il s'agit de deux personnes différentes. Je partage la même opinion car à cette date, les invasions des Petchénègues dans l'Empire devenaient de plus en plus fréquentes et Bodin qui profitait toujours de pareils mouvements n'apparaît plus. Son autorité commence, au contraire, à faiblir et Vikan passe au premier plan.

² Ils écrasèrent les autres prétendants à Morača; Vikan refoula Cociaparus, et Groubecha mourut à Antivari. Tous étaient des prétendants dans différentes régions de la Serbie.

L'Italie était encore troublée par la lutte entre les successeurs légitimes du conquérant Humphroy et l'envahisseur Robert Guiscard qui les avait dépossédés. Celui-ci était certain de pouvoir pacifier les nouveaux états normands et c'est pourquoi dès 1060 il commença à lutter contre les Grecs d'Italie, qui peu à peu furent chassés. Il songea ensuite à passer sur la côte occidentale de la péninsule byzantine. C'est dans ce but qu'il commença la campagne de 1066. D'un côté et de l'autre de la mer les Grecs et les Normands luttèrent par intermittences, car ils n'avaient pas un motif sérieux de guerre. Cependant lorsqu'Alexis Comnène fut proclamé empereur, Constantin, le gendre de Robert Guiscard, fut dépossédé de son droit. Il avait déjà été dépossédé une fois par Nicéphore Botaniatè¹. Robert voulait défendre la couronne impériale réservée à sa fille.

En effet, un mois à peine après son accession au trône, Alexis fut obligé de commencer la campagne contre les Normands². Robert partit lui aussi en Illyrie, accompagné par son fils Bohémond, pour harceler la population des frontières de l'Empire.

L'empereur sentait la situation critique, surtout parcequ'il ne possédait pas une flotte puissante. C'est pourquoi il chercha l'alliance de Venise, qu'il obtint en comblant de privilèges la Cité de Saint Marc³. Ensuite, les Normands étant les alliés du Pape, Alexis profita de la lutte entre celui-ci et Henri IV d'Allemagne,

¹ D'autre part le mariage avait eu lieu après de longues insistances, cf. B. Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI-e siècle*, Paris 1924, pp. 171—174. En 1081, Robert Guiscard avait envoyé le comte Raoul chez Alexis, encore grand Domestique, pour l'attirer dans son parti et le décider à se battre contre l'usurpateur, Nicéphore Botaniatè. En route, le comte apprit qu'entre temps Alexis avait été nommé empereur, ce qui rendait son ambassade inutile; cf. Anne Comnène, I, 15, p. 72. F. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, I, Paris 1907, p. 266, n. 1; id. Alexis, p. 62 et n. 1: Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, (éd. Brosset), XV, Paris, p. 64; J. Armingaud, *Venise et le Bas-Empire, Histoire des relations de Venise avec le Bas-Empire depuis la fondation de la République jusqu'à la prise de Constantinople au XIII-e siècle*, dans *Archives des missions scientifiques et littéraires*, II-e série, t. V. 1867, Paris, pp. 358—359.

² G. F. Hertzberg, *Geschichte Griechenlands*, Gotha 1876, I, 350.

³ Armingaud, *ouvr. cit.*, p. 365; W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen-Age*, traduction Furcy-Renaud, I, Leipzig 1885, pp. 116—117.

en affaiblissant sa résistance en Italie et en aidant de son or l'empereur allemand¹.

Les Normands cherchèrent d'abord à s'assurer une base sûre d'opérations en conquérant les cités albanaises d'Avlona et de Durazzo. Georges Paléologue remplaça le commandant de cette dernière cité, qui essaya de résister. Toutefois les armées normandes prirent l'offensive et Kastoria tomba entre leurs mains. L'expédition d'Alexis du 18 oct. 1081 ayant pour but la levée du siège de Durazzo, fut désastreuse. C'est là que moururent les généraux Nicéphore Paléologue, Constantin Porphyrogénète, frère de Michel VII et Nicéphore Synadène. L'empereur fut contraint non seulement de battre en retraite mais de prendre littéralement la fuite². Le désastre était dû en partie au joupan Bodin qui, tout en étant dans le camp impérial, refusa de prendre part au combat. Les vainqueurs avaient conquis tous les environs et se préparaient à poursuivre l'empereur en fuite. Celui-ci eut recours à un autre expédient. Abélard, le fils d'Humphroy, s'était réfugié à Constantinople, lorsque Robert avait usurpé ses droits. L'empereur l'envoya en Italie, lui et son frère Hermann, afin qu'ils suscitassent des troubles et des révoltes. Robert ainsi fut obligé de laisser Bohémond en Albanie pour retourner pacifier l'Italie. Mais le 21 février 1082, Durazzo tomba. Cela était dû à la trahison et au manque de vivres.

Après avoir refait son armée, en mars, Alexis chercha à défendre Ian'na mais il fut vaincu et obligé de s'enfuir jusqu'au Vardar, où il leva de nouvelles troupes. Ochride était restée sous le commandement de Pacourien. En cherchant à regagner ses positions, Alexis fut de nouveau battu à Arta et la marche en avant de Bohémond était inévitable, parce que les cités grecques ne résistaient même plus. Quelques temps après la bataille de Larissa (1083), ayant subi une défaite, le sort de Bohémond paraissait incertain mais il se retira tranquillement à Kastoria³. Pierre d'Aulps occupa les deux Polobos, Raoul de Pontoise prit Skoplje⁴ et Bohémond Veria, Servia, Vodéna, Moglena, cantonna pendant trois mois ses troupes

¹ Leib, *ouvr. cit.*, p. 18 et n. 2; Chalandon, *Alexis*, p. 69.

² K. Schwartz, *Die Feldzüge Robert Guiscards gegen das byzantinische Reich, nach der Quellen dargestellt*, dans *Fuldauer Gymnasialprogramm*, Fulda 1854, p. 24.

³ Anne Comnène, V. 5, p. 244; H. Hagenmayer, *Peter der Eremit, ein kritische Beitrag zur Geschichte des ersten Kreuzzuges*, Leipzig 1879, p. 312, n. b.

⁴ Schwartz, *ouvr. cit.* pp. 33—4.

à Aspra Ecclesia, prit Pelagonia, Tzibiscon et Trikala et envoya des troupes assiéger de nouveau Larissa, où il voulait passer l'hiver¹. L'Empire semblait s'effondrer avec une rapidité étonnante.

L'habileté d'Alexis le tira cette fois aussi d'embarras. Bohémond n'avait pas payé ses troupes depuis longtemps et était à court d'argent. L'empereur attira alors à lui quelques chefs normands qui, à son instigation, obligèrent les soldats à réclamer leur solde. Bohémond se vit obligé de confier son armée à quelques généraux et de partir lui-même en Italie pour chercher de l'argent. Pacourien attaqua le premier les Normands privés de leur chef, en occupant Moglena, et l'empereur, avec une armée refaite à Constantinople et une aide de 7000 hommes envoyés par Soliman, occupa Kastoria (oct. ou nov. 1083). Sa marche en avant fut soutenue par la flotte vénitienne qui s'empara de Durazzo. Les Normands étaient aussi pris entre deux feux. La victoire des Byzantins semblait assurée, car plus tard à la suite de l'expédition de 1084, le Doge reçut en récompense de l'empereur la Dalmatie, la Croatie et le titre de Protosébaste impérial².

Le mirage de Byzance, grâce à son luxe, à sa renommée et à sa gloire, attirait même ses ennemis les plus acharnés. Ainsi, en 1084, Alexis pouvait compter au sein de l'armée normande sur l'appui de Guy, propre fils de Robert, de même qu'auparavant il avait comme alliés les compagnons de Bohémond: Raoul de Pontoise, Renard et Guillaume, dont la conjuration avait été cependant découverte et châtiée³. A leur tour, les Normands aidèrent les Manichéens de la vallée de la Maritza à se revolter, sous le commandement de Traoulos, mais ils ne purent profiter de l'insurrection à cause d'une épidémie qui avait décimé leur armée. Robert lui-même, après avoir dépensé de grands efforts pour garder la Céphalonie et Corfou, mourut entouré de ses trois fils et de son audacieuse épouse, Sykelgaïte.

La tentative des Normands avait échoué⁴. L'Empire s'étendait

¹ Chalandon, *Alexis*, pp. 87—88; Id. *Histoire de la domination normande*, I, 280.

² Tafel-Thomas, *Urkunden*, p. 55: „Dux suo addidit titulo: Dalmatiae atque Croatiae et imperialis Protosevastos”; Dandolo dans Muratori, *Scriptores Rerum Italicarum*, XII, col. 250; Chalandon, *Alexis*, p. 92; V. Müller, *Essays on the Latin Orient*, Cambridge 1921, p. 49—50.

³ Chalandon, *ouvr. cit.*, pp. 88, 91—92.

⁴ Schwartz, *ouvr. cit.*, pp. 44-55, 47, „Die Macht der Normannen, vor welcher unter Robert Guiscard zwei Kaiser gezittert hatten, sank schon nach seinem Tode“.

de nouveau jusqu'à la mer¹. Roger, le fils et le successeur de Robert Guiscard, essaya de rétablir l'ordre en Italie, car, à cause des intrigues, le royaume qu'il avait hérité (1085) était dans une complète anarchie. Bohémond se soumit quoiqu'il dut rester sans héritage².

La paix régna pendant plus de dix ans³. En 1096 eut lieu la première Croisade. Bohémond fut parmi les premiers qui y adhérèrent. Il voulait fonder lui-même un royaume et probablement venger son échec passé. D'ailleurs, c'est lui qui contribua le plus à brouiller l'empereur et les croisés. Toutefois ce qu'il avait acquis en Asie — à la suite de la Croisade — ne suffisait pas à son ambition. Mécontent, il ébaucha d'autres plans. Ayant besoin d'une aide pour ses nouvelles entreprises, il alla en France et épousa en 1106 Constance⁴, fille de Philippe 1-er. Le 9 oct. 1107, il débarqua à Avlona avec 34.000 hommes. Le 13 du mois il attaquait Durazzo⁵. L'Empereur, qui se trouvait à Salonique, lui opposa rapidement ses troupes. Bohémond, qui n'avait aucune autre aide, fut vaincu et demanda la paix (1108). Son plan n'avait pas réussi, car le Pape lui-même, vaincu et humilié, n'était pas en état de le secourir. Or c'est justement sur son aide qu'avait compté Bohémond. Au contraire, Alexis, encouragé par ses succès, songeait à reprendre les possessions perdues en Italie⁶. A cette occasion l'empereur

¹ Hertzberg, *Geschichte des byzantinischen und osmanischen Reiches*, p. 271.

² Chalandon, *La domination normande*, I p. 271.

³ Heyd, *ouvr. cit.*, p. 190: „Aux guerres contre les Normands succéda dans tout l'Empire grec une période de calme, mais d'un calme passager, que la première Croisade n'allait pas tarder à troubler profondément". Byzance maintint les relations avec Venise. Cette dernière toutefois craignait les Normands, quoique Bohémond lui eût donné un privilège pour Antioche (Tafel, *Urkunden*, p. 64) et en 1101 elle signa — sous le doge Michel Vitale — un traité défensif contre les Normands avec Coloman, le roi de Hongrie; cf. *ouvr. cit.*, pp. 65—66 et Dandolo, I c., col. 259.

⁴ A. Fliche, *Le règne de Philippe 1-er, roi de France (1060—1108)*, Paris 1912, p. 89. Fliche croit y voir plutôt une continuation de la Croisade. C'est dans ce sens que Bohémond, nouveau marié, tint un discours dans l'église de Chartres, racontant ses exploits et promettant des richesses à ceux qui le suivraient. Cf. cependant Heyd, *ouvr. cit.*, p. 192 et Chalandon, *Alexis*, p. 242.

⁵ Chalandon, *ouvr. cit.*, p. 243.

⁶ W. Miller, *Mediaeval Rome from Hildebrand to Clement VIII*, col. *The Story of the Nations*, Londres 1901, p. 28.

renouela la convention avec Venise contre les Normandes et leurs alliés ¹.

II.

Tous ces mouvements avaient comme but la conquête de nouveaux territoires. Chez les Serbes on peut même découvrir en une certaine mesure la tendance à former un état indépendant de Byzance; de même chez les Bulgares il nous semble entrevoir le désir de refaire leur ancien empire, sans que nous puissions cependant préciser jusqu'à quel point l'idée de nation entre en jeu.

Plusieurs des campagnes entreprises contre les insurrections ont échoué mais aussi pour d'autres raisons. Les troubles religieux d'abord, les révoltes dirigés contre le fisc et les complots contre l'empereur ensuite, ont le plus affaibli Byzance en l'épuisant petit à petit et en créant autour du trône une perpétuelle insécurité ².

Constantin Doucas, voulant amasser le plus d'or possible, congédia une partie de l'armée. Il apaisa ainsi les querelles à l'intérieur de la ville mais en affaiblit la défense. Il se décidait à augmenter en même temps les impôts. Les plus frappés par cette décision étaient les Valaques des monts de l'Hellade, population de bergers et d'agriculteurs. Jusqu'alors ils avaient payé leurs impôts en nature et n'avaient pas besoin de se procurer de l'argent. Maintenant l'empereur les obligeait à payer en espèces ce qui était exceptionnellement difficile pour eux, car, vivant dans les montagnes, ils ne pouvaient pas facilement vendre leurs produits, surtout en été. Donc, la majoration des impôts et leur paiement en argent mécontèrent à tel point les Valaques, qu'en 1066 il essayèrent de se soulever ³.

Le soulèvement eut lieu le long de la rivière Plerés en Thes-

¹ Tafel, *Urkunden*, p. 74; Dandolo, lieu cité, col. 261. Sur l'épopée franco-normande on peut lire les merveilleuses pages de l'exposé synthétique de Jean Longnon, *Les Français d'Outre-mer au Moyen Age. Essai sur l'expansion française dans le bassin de la Méditerranée*, Paris 1929.

² Cf. aussi C. Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen*, Leipzig 1894, et la trad. franc. de Renauld et Kozlowski, *La situation mondiale de l'Empire byzantin avant les Croisades*, dans la *Revue de l'Orient latin*, X, 1903—4, pp. 57—171.

³ Ceci est rapporté par Cécumène, *Strategicon*, ed. Wassilewski-Jernstedt, Petrograd 1894.

salie, entre les centres valaques de Pharsale, Trikala et Larissa. Les habitants de Trikala n'étaient pas tous Valaques, mais à Larissa, ils se réunissaient dans la maison d'un certain Βαπίθωος ὁ Βλδ'ος.¹ Le protospathar Nicoulitza, parent par alliance de Cecaumène, était stratège de l'Hellade². Nicoulitza, prévoyant cette insurrection, alla à Constantinople et essaya deux fois d'exposer la situation à l'empereur. Celui-ci cependant refusa de l'écouter de peur qu'on ne lui demandât d'exemption d'impôt. Il ne lui répondit pas même aux questions qu'il envoya de Thessalie. Nicoulitza chercha alors à entretenir des relations avec les chefs des rebelles pour pouvoir être au courant de la situation. Mais ceux-ci l'obligèrent à passer de leur côté et le proclamèrent général. Les rebelles formèrent une puissante armée et par deux chemins différents partirent pour délivrer toute leur contrée du joug des Grecs. Ils conquièrent la cité de Kitros et ensuite avec beaucoup de difficultés Servia. Cette fois-ci l'empereur effrayé répondit à Nicoulitza. Il pardonnait aux rebelles et leur faisait grâce; ceux-ci cédèrent difficilement. Les chefs de la révolte vinrent même à Constantinople avec Nicoulitza. Celui-ci fut cependant banni en Asie et l'on ne sait plus rien du sort des autres³.

Ce soulèvement détermina un moment assez important pour la domination byzantine, même en Grèce proprement dite, surtout parce qu'en même temps se précisait l'insurrection normande. Mais la révolte une fois apaisée, les Valaques, non seulement ceux de Grèce, mais ceux de toute la péninsule balkanique, ne réagirent plus, mais devinrent les sujets fidèles de Byzance, surtout sous les empereurs Comnènes, jusqu'à la fin du XII^e siècle.

La situation de Byzance était encore grave. Un soulèvement analogue à celui des Valaques de l'Hellade avait commencé —

¹ Cecaumène, *ouvr. cit.*, p. 68; cf. aussi N. I o r g a, *Notes d'un historien relatives aux événements des Balkans*, dans *Ac. Roum., Bull. de la sect. hist.*, I. 1913, p. 75—7, étude republiée par Id., *Études byzantines*, I, Bucarest 1939, pp. 23—25; A. S a c e r d o t e a n u, *Considérations sur l'histoire des Roumains au moyen âge*, extrait des *Mélanges de l'Ecole Roumaine en France*, VI, 1928, p. 117; l'édition roumaine, entièrement refondue, *Considerații asupra istoriei Românilor în evul mediu*, Bucarest 1936, pp. 236—238.

² G. M u r n u, *Istoria Românilor din Pind, Vlahia Mare (980—1259)*, București 1913, p. 489.

³ *Ibid.*, pp. 83—106

après 1073 — dans la région du Danube et s'était étendu aux cités riveraines. Pour l'Empire, le danger était d'autant plus sérieux que — à cause des voisins du Nord — c'était le point le plus vulnérable. C'est pourquoi le vestarque Nestor fut envoyé comme katépane de Silistrie, la plus importante cité byzantine sur le Danube, dans le but précis de rétablir la tranquillité. Cela ne fut toutefois pas possible. Les habitants de Silistrie ne voulaient plus obéir à l'empereur et préférèrent livrer la cité aux Petchénègues. Nestor lui-même pensa profiter de cette situation et s'unit aux insurgés.¹ Bien plus encore, il fit ce que Nicoulitza n'avait pas osé faire: il combattit contre l'Empire. Le succès ne fut pas considérable. Après avoir passé les Balkans les rebelles assiégèrent Andrinople, dévastèrent les environs et se dirigèrent vers Constantinople. Les compagnons de Nestor, croyant que leur entreprise avait réussi, projetèrent sa mort. Cette acte irréfléchi, ou peut-être insinué par un espion byzantin, amena le démembrement de l'armée. Le mouvement échoua et les rebelles se retirèrent.

Les barbares restèrent cependant maîtres des cités danubiennes, base très avantageuse pour leurs expéditions futures. Voulant reconquérir plus tard la Silistrie, Alexis lui-même subit une honteuse défaite.



Cependant les revoltes ne cessèrent pas. Chaque année on trouvait de nouveaux prétextes, surtout d'ordre religieux, pour les justifier. Elles sont dues en premier lieu aux sectes religieuses des Bulgares du bassin des fleuves Maritza et Toungdia. Au moment où Durazzo tombait aux mains des Normands, un puissant soulèvement de Manichéens persécutés par l'empereur avait lieu dans la vallée de la Maritza. Le centre de la revolte était à Philippopoli².

¹ Cf. Iorga, *Vie byzantine*, II, 216; N. Bănescu, *La domination byzantine sur le Bas-Danube*, dans *A. R., Bull. de la sect. hist.*, XIII, 1927, p. 18; id. *Dobrogea bizantină: ducatul de Paristrion*, dans *Dobrogea, cincizeci de ani de viață românească*, București 1928, p. 301; Zlatarski, *Geschichte der Bulgaren*, p. 88, croit que les rebelles du Danube étaient Bulgares et que Nestor lui-même serait de même origine, d'où son alliance avec eux.

² Wasiliewskij, *Съветы и разказы Византийскаго Боярина XI века*, dans *Jurnal Ministerstva narodnago prosvěštenia*, vol. CCXV-CCXVI, juillet-août 1881, St. Pétersbourg, p. 150.

L'action avait commencé par Traoulos, homme de confiance de l'Empereur, qu'il avait en effet longtemps fidèlement servi. Zonaras accuse même Alexis d'avoir inventé le complot des Manichéens afin, de pouvoir s'emparer des richesses de leurs chefs¹. Parmi ceux-ci se trouvaient des parents de Traoulos. Ce dernier n'hésita pas longtemps et s'unit à eux, pour venger ses soeurs dépossédées par l'empereur. Il pilla Philippopoli et campa à Veliatova, dans la vallée de la Maritza. Il entra en relations avec les chefs petchéniègues de Silistrie et Glavinitz. Alexis, occupé aussi en Asie, offrit d'abord la paix, mais Traoulos refusa de l'accepter, et l'empereur fut obligé de guerroyer non seulement contre lui, mais, en premier lieu contre les Petchénègues. Pour les combattre, il avait envoyé Pacourien et Brana.

Plus tard (en 1091), alors qu'Alexis devait pacifier les Serbes et lutter contre Zachas en Asie, il fut obligé d'apaiser, encore à Philippopoli, une autre révolte, celle de Gabras. En même temps commencent les redoutables invasions des Petchénègues, qui comptaient sur l'instabilité intérieure de l'Empire et sur les insurrections nombreuses et variées des peuples des Balkans.

Constantin le Monomaque avait eu l'imprudence de permettre aux Petchénègues arrivés jusqu'au Danube de s'établir aussi sur la rive droite du fleuve. Peu à peu ils arrivèrent à se rendre maîtres des puissantes forteresses qui défendaient la frontière byzantine de ce côté². De là ils pouvaient venir en aide à n'importe quels rebelles, fussent-ils politiques ou religieux³. A l'appel de Traoulos ils entreprirent leur première invasion importante sous les ordres des chefs de Silistrie et Vicina⁴. Pacourien et son lieutenant Brana tombèrent sur le champ de bataille, laissant libre la route vers Andrinople. Byzance fut en proie à la terreur; c'est pourquoi Alexis appela en toute hâte Tatikios et l'envoya à Andrinople former une nouvelle armée. Puis il lui envoya comme renfort Humbertopoulos et ses soldats, les Francs venus de Cyzique. Tatikios se fixa à Blesmé entre Andrinople et Philippopoli.

¹ Zonaras, XVIII, 22, p. 736.

² Cf. Iorga, *Vie byzantine*, II, 212—213.

³ Au sujet des invasions petchéniègues antérieures et surtout en ce qui concerne l'impuissance de Monomaque à les repousser, cf. Gförrer, *Byzantinische Geschichten*, III, 474—507.

⁴ Anne Comnène, VI, 4, pp. 279—280.

Cependant les Petchénègues effrayés se retirèrent. Entre temps, encouragés par leur victoire antérieure, ils dévastent encore une fois l'Empire, sous la conduite de Tzelgou-khan¹.

L'expédition fut reprise en 1087. Les Petchénègues avancèrent jusqu'à Chariopolis, près de Rodosto, sans rencontrer la moindre résistance. Le chef de l'armée byzantine, Nicolas Maurokatakalon, se porta au devant d'eux à Pamphilion entre Demotica et Rodosto, mais se retira à Koulé. Là, bien qu'attaqués à l'improviste, les Byzantins gagnèrent la bataille et le chef petchéenègue Tzelgou-khan² mourut dans le combat. L'armée petchéenègue, décimée, se retira³.

Cette fois Alexis décida d'entreprendre une expédition décisive. Il concentra son armée dans le bassin de Toundgia à Lardea entre Yamboli et Goloé. Il envoya une flotte bien équipée qui partit d'Anchialos aux embouchures du Danube sous les ordres de Georges Euphorbène. Bryenne et Maurokatakalon s'opposèrent à l'idée d'une expédition au-delà des Balkans, mais Georges Paléologue la soutint et réussit à faire passer l'armée par les Portes de Fer (Sidera). Les Petchénègues, effrayés par l'armée et la flotte byzantines, envoyèrent une délégation pour demander la paix. Les commandants de l'armée la dirigèrent vers Constantinople, mais en route les gardiens furent tués par les envoyés qui s'enfuirent. Ceci déterminait encore plus Alexis à entreprendre une action rapide⁴. Les Petchénègues appelèrent entre temps les Cumans à leur se-

¹ Id. *ibid.*, VII 1, pp. 330—331; Hertzberg, *Geschichte des byz. und osm. Reiches*, p. 272.

² Chalandon, *Alexis*, p. 112, admet comme compagnon de Tzelgou, Salomon, le roi détrôné de Hongrie (1085), qui serait ainsi mort dans la mêlée, en se basant sur *Chronicon Posoniense* (Mon. Arp. ad., p. 56). De même St. Katona, *Historia critica regum Hungariae stirpis Arpadianae*, II, Pest, pp. 499—500, qui cite Turocz. Cependant Leib, *Rome, Kiev et Byzance*, pp. 143—152, montre que Salomon meurt en 1087, prisonnier dans son propre royaume. Anne Comnène VII, 1, p. 331, dit d'une façon précise que l'armée assez important des Daces avait comme chef un certain agitateur Salomon καὶ ἀπὸ τοῦ Δακικοῦ στρατεύματος οὐκ ὀλίγους ὧν ὁ οὕτω καλούμενος Σολομών δῆμαγωγὸς ἦν. Je crois qu'il s'agit d'une autre personne, n'ayant rien à faire avec la Hongrie; il est même possible que le mot dace n'ait pas ici ce sens.

³ Chalandon, *ouvr. cit.*, p. 113.

⁴ Les auspices ne paraissaient pas très encourageants. Différents présages se montraient défavorables à l'empereur. Parmi ceux-là on mentionne

cours. Une fois arrivé à Silistrie et se pressant d'engager la lutte, l'empereur fut vaincu et s'enfuit à Goloé, puis à Berrhoé. Dans la relation qu'elle nous en donne, Anne n'omet pas le mot d'esprit populaire qui caractérisa cette fuite tragique. Les citoyens de la capitale se moquaient de son père en lui disant que de *Dristra à Goloé le chemin n'avait été ni long ni honorable*¹. Mais la querelle qui éclata entre les Petchénègues et l'armée des Cumans nouvellement arrivée, permit à Alexis de s'échapper. Retiré à Eski-Sagra, il commença à refaire son armée vaincue dans l'espoir d'une nouvelle expédition. Le comte de Flandre, qui revenait justement de Jérusalem, lui promit un renfort de 500 chevaliers².

L'année suivante les Petchénègues envahirent de nouveau l'Empire jusqu'à Markella. Les Cumans cependant les poursuivaient de près et par peur d'eux, ils demandèrent la paix. Mais Alexis, tout en la leur offrant, occupa les défilés, attira les Cumans par de riches présents et les obligea à se retirer. En effet, les Petchénègues n'avaient pas respecté la paix et continuèrent à avancer. Ils attaquèrent Philippopoli et obligèrent les impériaux se retirer à Ipsala entre Andrinople et Demotica. Cette fois-ci l'empereur, ne pouvant livrer bataille, fut obligé de solliciter lui-même la paix (1089). Les envahisseurs passèrent l'hiver à Taurokomon et au printemps se dirigèrent vers Chariopolis³. Le camp impérial était à Bulgarophygos sur la rivière Erghiné. C'est là qu'arriva le secours du

une éclipse, qui aide à dater l'événement; cf. Chalandon, *Alexis* pp. 101—136, et K. Dieter, *Zur Glaubwürdigkeit der Anna Komnena*, I, *der Petcheneger Krieg*, 1084—1091, dans *Byz. Zeitschrift*, III, 1894, p. 387, datent la guerre proprement dite en l'automne 1088 jusqu'au 29 avril 1091. Pour la chronologie des batailles nous suivons Chalandon, *ouvr. cit.*, pp. 101—106, qui vérifie d'une façon détaillée les dates d'Anne Comnène.

¹ Anne Comnène, VII, 3, p. 350: ὅτε καὶ ἔλαγον οἱ πολῖται ἀπὸ τὴν Δρίσταν εἰς Γολόην καλὸν ἀπληκτον, Κόμνηνε —; cf. aussi. Wassiliewskij, *ouvr. cit.* p. 163: отъ Дестра до Голон хорошая станция, Комнинъ. G. I. Brătianu, *Vicina*, dans *A. R. Bull. de la sect. hist.*, X, 1923, p. 122; „la course n'était pas petite“; dans la n. l., d'après Kulakovskij, on cite Papadimitrij, qui propose la conjecture ἀπληκτον en traduisant „de Drestr à Goloé très belle halte, Comnène...“, v. aussi la II-e éd. dans *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 17—18. C'est la même traduction que celle de Wassiliewskij citée plus haut. Cf. aussi N. Iorga, *Les premières cristallisations d'Etat des Roumains*, dans *Bulletin de la section hist.* V-VIII (1920), p. 41.

² Anne Comnène, VII, 6, p. 355.

³ La chronologie est établie par Chalandon, *ouvr. cit.*, p. 120, n. l.

comte de Flandre. Alexis l'envoya cependant contre le Sultan de Nicée, Aboul-Kassim, qui attaquait Nicomédie, et contre Zachas, avec une partie de l'armée, sous les ordres de Constantin Dalassenos. Lui-même fut obligé de se fortifier à Tzouroulon tandis que les Petchénègues occupaient Hafsa et Bulgarophygos et se préparaient à y passer l'hiver. Au début de l'hiver, laissant le commandement de l'armée à Nicolas Maurokatakalon, il vint à Constantinople après avoir remporté deux victoires sans importance à Chirovaché. Zachas essaya d'attaquer aussi les provinces européennes et chercha à attirer de son côté les Turcs au service de l'empereur. Ce geste semble avoir décidé Alexis à demander des mercenaires en Occident. C'est à cela que se référerait les passages dans Ekkehard et Bernold¹. L'empereur n'aboutit, cette fois non plus, à aucun résultat.

Au printemps de 1091, l'empereur prépara une nouvelle campagne. Il concentra les armées à Aenos sous les ordres de Nicéphore Mélissène. Mais les Petchénègues avançaient poursuivis par les Cumans appelés par Alexis et conduits par Togortak et Maniak. On ne pouvait cependant pas trop compter sur leur appui car les Barbares pouvaient à chaque moment trahir les Byzantins, surtout depuis que l'empereur, qui avait repris le commandement de l'armée, était obligé à cause d'eux d'ouvrir les hostilités. L'attaque fut fixée le 28 avril. A cette même époque 5000 Petchénègues passèrent dans les rangs byzantins, augmentant ainsi leur courage². En ce qui concerne le commandement de l'armée, l'empereur était assisté par les généraux Georges Paléologue, Constantin Dalassène, Monastra et Humbertopoulos³. La bataille fut livrée le 29 avril à Leboundion. La défaite des Petchénègues fut définitive. Un massacre affreux s'ensuivit, dû probablement à Synésios, ex-ambassadeur

¹ Cf. *id. ibid.*, p. 131.

² V. *id., ibid.*, p. 133 et n. 3; cf. N. Iorga, *Les premières cristallisations*, p. 45, où l'on nous dit que ces „hommes audacieux des régions autonomes de la montagne, qui, au nombre de 5000 accourent aider l'empereur dans ce combat de Leboundion”, pourraient être des Macédo-Roumains, surtout du fait que la tentative de Chalandon, „d'interpréter αὐτόμολος par *transfuge* n'est pas réussie. A l'endroit cité Néantzès n'est nullement un transfuge mais un rebelle”; v. aussi *id., Vie byzantine*, II, 251—252.

³ Dans leurs rangs figurait aussi un corps arménien, d'après la relation de Mathieu d'Édessa, *Chronique*, dans l'éd. Dulaurier, *Bibliothèque historique arménienne*, Paris 1858, p. 200.

chez les vaincus¹. Ceux qui survécurent furent colonisés auprès du Vardar, où se trouvaient aussi quelques éléments turcs².

Par cette victoire le péril pechténèque était écarté. Mais l'insurrection cumane eut lieu quelque temps après.

En effet en 1095, un Pseudo-Digènes entra en relations avec les chefs cumans juste au moment où Alexis devait tenir tête à une nouvelle insurrection de Vlkan. L'histoire de ces relations n'est pas très explicite³. On nous mentionne cependant la route suivie et le passage du Danube. Un Vlaque annonça à l'empereur le péril qui le guettait, mais les Cumans étaient aussi accompagnés de Vlaques⁴. Alexis pensa d'abord occuper les défilés des montagnes et se rendit à Anchialos, point de concentration de l'armée, mais il envoya d'abord Monastra et Euphorbène à la rencontre des envahisseurs. Avec un secours indigène les Cumans attaquèrent Anchialos. Ne réussissant pas à la conquérir, ils marchèrent sur Andrinople où ils se heurtèrent à la résistance de la garnison commandée par Bryenne. Alexis s'empressa de venir en aide à la ville assiégée, fit prisonnier par ruse le chef cuman et l'envoya à Constantinople où il fut aveuglé. Restés sans chefs, les envahisseurs s'adonnèrent au pillage, et ils furent facilement vaincus à Taurokomon. Ils se retirèrent au-delà du Danube par les Portes-de-Fer⁵.



Mais Alexis ne put cependant pas jouir de la paix. En Occident se préparait une expédition armée pour la délivrance des Lieux Saints: la Croisade. La première, formée de plusieurs corps expéditionnaires ainsi que les suivantes, devait traverser le territoire byzantin.

¹ Anne Comnène, VIII, 7, pp. 407—8.

² Zonaras, VIII, p. 741, Hertzberger, *Gesch. der Byz.* p. 273. id. *Gesch. Griechenlands*, I, p. 358—9.

³ C'est Nestor dans sa chronique qui nous en parle (L. Léger, *Chronique dite de Nestor*, Paris 1884, p. 190, cf. maintenant aussi l'édition de G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor*, VII. *Cronica lui Nestor*, traduction et commentaires, Bucarest 1935, p. 163: „Devgenevici“). En même temps, cependant Ord. Vitale, *Hist. eccles.* (éd. Prévost vol. IV, p. 212) nous cite encore un Diogène, compagnon de Bohémond en France. Plus tard, en 1166, la chronique russe mentionne un certain Léon, fils de Romain Diogène, beau-père de Vsevolod Iaroslavitch.

⁴ Anne Comnène, X, 3, p. 311.

⁵ Racki, *Borba*, 77, 196—212, apud Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, p. 209; cf. de même Anne Comnène, X, 4, p. 17.

Le premier, Gauthier-sans-Avoir prit dans l'Empire la route de Zemlin-Belgrade puis par Nich, Sofia, Philippopoli, Andrinople à Constantinople où il arriva le 20 juillet 1096. A sa suite venait son compagnon Pierre l'Ermite dont l'armée se montra indisciplinée justement en territoire impérial. Les deux expéditions „populaires“ furent lamentablement écrasées en Asie par les Turcs¹.

La troupe conduite par Godefroy de Bouillon était mieux organisée. L'empereur envoya à sa rencontre des ambassadeurs qui lui demandèrent une seule chose: de maintenir l'ordre. Il est vrai qu'il fut gardé de Zemlin jusqu'à Silivri, près de Constantinople, où les Croisés commencèrent à piller, ce qui augmenta la méfiance de l'empereur. Ils entrèrent à Byzance le 23 decembre. Hugues de Vermandois y était arrivé avant Godefroy, après s'être d'abord arrêté à Durazzo. De là il avait été escorté avec soin jusqu'à la capitale par Jean Comnène et Nicolas Maurokatakalon, gardiens de la côté albanaise. Les deux croisés se soumirent à l'empereur.

Bohémond le Normand et ses compagnons arrivèrent de même à Durazzo et Avlona, se dirigèrent par la vallée du Drin et arrivèrent par Kastoria et Pélagonie au Vardar. C'est là qu'ils furent attaqués par une armée imperiale formée de Petchénègues et de Turcs, car ils avaient aussi attaqué une cité byzantine. Cette bataille provoqua une querelle entre Bohémond et son compagnon Tancrede. A Serrès toutefois deux curopalates notifièrent à Bohémond le désir de l'empereur de conclure avec lui une alliance personnelle. C'est pourquoi, une fois arrivé à Roussion, Bohémond confia le commandement de l'armée à Tancrede, et partit avant l'armée à Constantinople. Dans sa discussion avec l'empereur, il rechercha certains avantages personnels, peut-être même quelque dignité ou un apanage, tout en se comportant d'une façon fort arrogante.

Ensuite vinrent les Croisés de Provence avec Reymond de Toulouse et l'évêque Adhémar de Puy, qui — de Skutari où ils avaient été attaqués par Bodin — se dirigèrent vers Durazzo, étant surveillés par les Grecs. Ils passèrent ensuite à Voden et Rouskoï, où ils dévastèrent la ville. A leur tour à Rodosto ils furent attaqués par les troupes petchénegues. Dans la même contrée, ils étaient suivis par Robert Courteuse, comte de Normandie et

¹ Leur chronologie est fixée par H. Hagenmayer, *Chronologie de la première croisade*, extrait de la *Revue de l'Orient latin*, VI—VII, Paris 1902.

Etienne, comte de Blois et de Chartres, qui étaient aussi arrivés à Durazzo ¹.

Tous les Croisés se réunirent à Constantinople où ils furent éblouis par la splendeur de la ville. L'empereur se montra très généreux envers eux, et ne leur fournit aucun motif de mécontentement. Il chercha cependant à se les attacher par différents traités, également avantageux, leur reconnaissant les possessions qu'ils prendraient aux Musulmans et qui ne seraient pas byzantines. Pour leur permettre d'atteindre leur but, l'empereur lui-même mettait à leur disposition beaucoup de moyens ².

Le passage des Croisés dans la péninsule balkanique, au moment où elle était si agitée, fit que les peuples qui constituaient l'Empire, oublièrent complètement de se rendre compte qu'ils faisaient parti d'un corps indivisible, concevable seulement dans sa totalité: l'intégrité impériale. La tendance d'individualisation des chefs croisés imprima cette mentalité aux populations balkaniques avec lesquelles ils venaient en contact. Le moment était favorable pour l'infiltration de telles idées.

La confiance des sujets impériaux commence à disparaître et Byzance ne peut plus compter sur leur fidélité. Les événements ultérieurs vérifieront cela, bien que Byzance lutte de toutes ses forces pour pouvoir prolonger sa vie. Les nouveaux états qui naissent de ces troubles et qui ont la force de s'affirmer, annulent toute résistance de sa part.

¹ Cf. les sources principales dans *Recueil des historiens des Croisades, Historiens Orientaux, Occidentaux et Grecs*, et *Documents Arméniens*, Paris, et H. Hagenmeyer, *Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*, Heidelberg 1890; L. Bréhier *Histoire anonyme de la première croisade*, Paris 1924. Et les études suivantes: H. v. Sybel, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, éd. 2, Leipzig 1881; R. Röhrich, *Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge*, 2 vol., Berlin 1874—1878; id. *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, Innsbruck 1901; F. Chalandon, *Histoire de la première croisade*, Paris 1925; L. Bréhier, *L'Eglise et l'Orient au moyen-âge. Les Croisades*, éd. 5, Paris 1928; N. Iorga, *Brève histoire des croisades*, Paris 1924; id. *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, II, Paris 1927, pp. 268—366; R. Grousset, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, I, Paris 1935.

² Ceci ressort clairement des lettres des croisés et même de Bohémond, admirablement mises à la portée des investigations par Hagenmeyer, *Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088—110*, Innsbruck 1901, pp. 138—9, 154—5.

Tous ces mouvements politiques et sociaux par lesquels les empereurs se succédaient, les armées luttaien et les invasions étaient arrêtées ont contribué à l'affaiblissement de l'Empire. Mais les victoires qui ont couronné tous les efforts de domination maintinrent encore longtemps le prestige de Byzance. Cependant le XI-e siècle signifie sa décadence politique; les nations sous sa tutelle commencent à penser à une domination politique nationale¹. C'est ainsi qu'une atmosphère différente se crée dans la péninsule des Balkans.

A. SACERDOTEANU

¹ Au sujet de l'atmosphère créée par la croisade, cf. A. Sacerdoteanu, *Spiritul popular al cruciadei I*, dans „Convorbiri literare“, LXI, 1928, pp. 283—300.